

➤ série des artefacts d'argile, qui les révèlent. Il s'agit notamment des pesons qui servaient à tendre les fils de chaîne sur des métiers à tisser verticaux. La même technique ne semble guère avoir été utilisée en Asie occidentale, sauf en Anatolie. Au cours du IV^e millénaire, ces pesons ont disparu. Il semble que de nouveaux métiers à tisser s'étaient imposés : on enroulait les fils de chaîne sur un cylindre (le régulateur) afin de les tendre à l'intérieur d'un cadre horizontal. Certaines tisserandes attachaient l'extrémité de ce genre de métier à un poteau ou à un arbre ; d'autres les enveloppaient autour de leurs hanches et tendaient les fils avec leur corps. Nous ne pouvons que spéculer sur les raisons de l'adoption de cette nouvelle façon de tisser. Peut-être était-elle plus compatible avec un mode de vie plus mobile qu'auparavant ?

L'impression d'ensemble qui se dégage de tout cela est que la production textile s'est alors intensifiée en Europe. Un phénomène que l'archéobotaniste Sabine Karg, de l'Institut d'archéologie préhistorique de l'université libre de Berlin, cherche à expliquer. Selon elle, on aurait réussi à l'époque à sélectionner les deux types de lin que nous employons toujours : l'un, le lin oléagineux, a de grosses graines qui donnent davantage d'huile ; l'autre, le lin textile, a des tiges longues, donc des fibres plus longues. Ces deux variétés se sont alors répandues dans toute l'Europe centrale. Toutefois, le lin textile a besoin de sols fertiles, de sorte qu'il entrerait en concurrence avec d'autres cultures. Il faut en outre beaucoup d'eau pour en tirer des fibres. Cette réalité explique sans doute qu'au IV^e millénaire, des villages se sont créés dans les zones humides entourant le lac Feder, dans le Bade-Wurtemberg : ces villages se seraient spécialisés dans la culture du lin textile.

Les moutons, eux, ont l'avantage de pouvoir se nourrir dans les paysages arides ou humides peu adaptés à l'agriculture. Les races actuelles sont d'ailleurs restées très peu exigeantes en termes de nourriture : il leur suffit d'avoir de l'herbe en été, du foin et quelques herbes en hiver, et, pour les minéraux, une pierre à lécher. Leurs ancêtres sauvages pouvaient même digérer des brindilles et de l'écorce.

Ces avantages ne profitaient guère à ceux qui élevaient des moutons pour leur viande et leur lait. Faire pâturer les bêtes sur des terrains peu propices à l'agriculture n'était en effet guère intéressant, car le fromage et le lait fermenté se gâtent vite : le bétail laitier paissait probablement près des lieux habités.

Aussi l'arrivée du mouton lainier a-t-elle agrandi le territoire exploitable. Pour cette raison, il est vraisemblable que la transhumance se soit développée au IV^e millénaire, puisque, à certaines saisons, on avait intérêt

à mener les troupeaux sur des pâturages éloignés. Les bergers qui les guidaient étaient sans doute de jeunes hommes, comme c'est toujours le cas aujourd'hui, notamment s'agissant des troupeaux transhumant vers les Alpes. Cette façon de gérer les troupeaux libérerait ainsi les propriétaires de cheptels pour d'autres activités.

Ces considérations ont orienté notre équipe vers la recherche d'indices de la modification des espaces naturels par le pâturage. Étant donné que les sols foulés par de nombreux animaux, qu'il s'agisse d'ovins ou de bovins, sont davantage érodés, de telles évolutions se traduisent dans les zones montagneuses par une quantité accrue de sédiments emportés par les eaux de ruissellement. Le passage d'un paysage forestier à un paysage ouvert, caractérisé par la présence de buissons et d'arbres isolés, constitue l'un des indices les plus clairs de l'arrivée de troupeaux d'herbivores. La lande de Lüneburg ou le nord-ouest du Jutland illustrent une telle mutation paysagère : comme les moutons y mangent les pousses d'arbres, la forêt ne peut se régénérer.

La façon dont la végétation a évolué au cours des derniers millénaires peut être restituée à partir de carottes de forage extraites dans les lacs. En effet, les enveloppes des grains de pollen apportés par le vent dans un

LE MOUTON, ESPÈCE ABERRANTE ?

Les moutons, s'ils étaient libres, pourraient-ils vivre dans la nature ?

Rien n'est moins sûr, tant il est désavantageux pour un mammifère de ne pouvoir faire évoluer son pelage en fonction de la saison. Pour le mouton domestiqué, la tonte pratiquée par les humains une à deux fois par an est vitale, comme l'illustre le cas de Chris, un mouton australien qui, volontairement ou pas, a vécu seul dans la nature pendant cinq ans. Lorsqu'un tondeur professionnel plein de compassion put enfin déshabiller Chris, que la croissance de sa laine avait rendu quasiment aveugle, l'animal portait un pull-over de quelque 40,5 kilogrammes...

Que se passerait-il si une population de moutons retournait à la nature ? Une sélection négative en éliminerait des lignées jusqu'à ce que leur pelage redevienne supportable en été. C'est peut-être ce qui est arrivé aux moutons perdus à l'origine des magnifiques mouflons de Corse. On ignore cependant si leurs ancêtres, des moutons introduits par les premiers paysans sur l'île au VI^e millénaire, étaient lainiers ou à poil ras !

